

Centre et périphérie dans les pratiques plurilingues algériennes

Yasmina CHERRAD-BENCHEFRA

Université Frères Mentouri. Constantine 1

Introduction

Notre papier place au centre de sa réflexion le plurilinguisme et ses pratiques en Algérie. Le paradigme dans lequel la notion de plurilinguisme s'est installée est déjà bien chargé. Plusieurs auteurs dont Foued Laroussi, Lüdi, Verdehlan, Canut, etc. se sont interrogés sur son apport à l'analyse des langues en contact.

Décrire et analyser les pratiques plurilingues, n'est-ce pas participer à la construction de plusieurs champs et domaines incluant la politique et l'aménagement linguistiques jusqu'à l'enseignement des langues et des disciplines non linguistiques ? Cette démarche signifie alors : se pencher sur les processus et les conditions d'organisation des langues en société.

Les divers travaux menés sur le terrain algérien et solidement basés sur des corpus longs ou courts constituent des références qui décrivent l'interaction entre les langues et leurs contextes sociaux, politiques, économiques, juridiques etc. Tous ces travaux sont autant de réflexions sur les constructions, reconstructions de dynamiques sociolinguistiques qui dévoilent des enjeux multiples d'affrontements, de conflits idéologiques souvent tus, mais également de coexistence.

Aussi, sommes-nous tentée de poser comme préliminaire à nos réflexions l'hypothèse que les fondements mêmes et les intentions sous jacentes de ce champ en construction doivent pencher vers la complémentarité des approches pour parvenir à mieux cerner des pratiques linguistiques plurielles dans des situations plurielles pour des locuteurs aspirant à partager une vie commune dans les meilleures conditions possibles.

De quelques repères rétrospectifs

Les années 1970

Diachroniquement, en 50 ans, des changements linguistiques (dans les politiques comme dans les pratiques) se sont opérés dans notre pays ouvrant la voie à des dynamiques nouvelles. Nous sommes passés de situations où le français occupait une place prépondérante, période décrite par les sociolinguistes algériens dont les travaux attestaient l'existence de pratiques bilingues. L'alternance codique entre arabe algérien et français et/ou berbère et français a fait l'objet de descriptions et d'analyses que nous connaissons (voir les travaux de Abdelmalek Sayed, Dalila Morsly). Ainsi, à ce moment là, les langues étaient, dans ces travaux, bien compartimentées et leurs contacts se traduisaient soit par l'étude sur le bilinguisme où le français venait s'ajouter à l'arabe algérien ou au berbère, soit plus tard en terme de diglossie pour ce qui se passait entre les différentes langues locales et l'arabe littéral.

Les années 1980 à 1990

Les premiers effets de l'arabisation commencent à se manifester dans les productions des Algériens avec de nouvelles formes d'alternances codiques arabe littéral/ arabe algérien/ tamazight et ou français.

– Remise en question de la diglossie : les travaux penchent vers

la présence d'un continuum Y. Cherrad-Bencheфра et K. Taleb-Ibrahimi.

– Émergence de travaux sur les spécificités du français pratiqué par les Algériens au niveau lexical et morphosyntaxique : D. Morsly, Y. Cherrad-Bencheфра.

Depuis 1990 multiplication des travaux sur :

– les parlers et écrits métissés qui deviennent les pratiques langagières courantes des locuteurs algériens avec un français, un arabe et un tamazight de plus en plus spécifiques,

– les parlers des jeunes avec plusieurs registres : jargon, argot, des étudiants, des jeunes commerçants etc.

De quelques réflexions et jalons sur nos journées de recherche

Ces journées – *Algérie : 50 ans de pratiques plurilingues* – ont vu des recherches décrire et analyser les transformations de toutes les langues en présence en termes de : variation, emprunt, néologie, calque, xénisme, alternance codique, etc.

Plusieurs décennies de travail de quelque trois générations et d'évolution des sciences du langage nous donnent un certain recul pour avoir un regard de chercheur concerné mais critique sur les analyses et descriptions sociolinguistiques menées sur notre réalité. Nos travaux pendant toutes ces décennies ont tenté peu ou prou de tester des concepts élaborés à partir d'autres terrains souvent occidentaux (catalan, occitan, corse) parfois les appliquant, parfois les rejetant, parfois les revisitant. Toutes ces tentatives heuristiques, empiriquement conduites, attestent incontestablement des limites de toute recherche qui ne peut être que partielle, fondée sur des théories partielles, amoindrie par l'absence d'une vision englobante et en même temps minutieuse du fonctionnement de l'ensemble synchronique et diachronique des langues en présence et des interactions verbales croisé avec les statuts symboliques.

Au cours de ces journées, les analyses et descriptions se sont situées soit à un niveau macrosociolinguistique soit à un niveau microsociolinguistique et ont été portées par différents concepts liés à chacun des choix.

Le niveau macrosociolinguistique : sont interrogés ou sollicités les concepts de : diglossie, bilinguisme, plurilinguisme, continuum, conflit/ concurrence, coexistence etc. Les interventions se consacrent à l'examen des langues dans les politiques ou les aménagements linguistiques et leurs retombées sur l'école, l'administration etc. D'autres communications s'interrogent sur les théories et concepts permettant de mieux approcher les situations, le paysage et les productions plurilingues.

Le niveau microsociolinguistique : les analyses ont porté le plus souvent sur :

- les interactions en situations formelles et informelles,
- les pratiques plurilingues dans les écrits journalistiques, les émissions radiophoniques,
- les messages électroniques,
- les représentations,
- les emprunts, calques, néologies etc.

Globalement, deux types de modèles s'opposent et relèvent de diverses dimensions méthodologiques et théoriques fortement liées aux situations diachroniques :

- concurrence déloyale et conflit,
- pratiques hétérogènes ordinaires complexes.

Quels concepts opératoires pour cette hétérogénéité ?

Pour des approches émiques

Les corpus abordés à partir d'approches et de théories diverses nous poussent à poser un certain nombre de questions méthodologiques sur la manière de mieux comprendre, cerner, inter-

prêter et analyser les pratiques langagières.

L'existence de grilles d'analyse dans les travaux présentés implique souvent une démarche préconstituée sur la réalité et donc conçues à partir de modèles étiques, démarche qui suscite une première série de questionnements :

– Ne serait-il pas plus adéquat d'opter pour une démarche émique, entreprise à partir des dynamiques observées que sont les unités, pratiques mises en œuvre par le locuteur tout au long des interactions ? Partir de l'émique risque-t-il de multiplier les points de vue et d'atomiser la réflexion ou permet-il d'aboutir davantage à une complémentarité des résultats ?

– Pouvons-nous, en notre qualité de locuteur évoluant dans le même espace que nos enquêtés et ayant quasiment les mêmes pratiques, rechercher la neutralité ou devons-nous co-construire l'objet de recherche avec notre public ?

– Pouvons-nous considérer le produit linguistique sans nous intéresser au sujet parlant avec ses jugements, ses comportements, ses discours épilinguistiques en mettant au centre le « qui est qui » évoqué par Foued Laroussi ?

À ces questionnements non exhaustifs, nous proposons quelques jalons qui ne sont que des points de vue fondés sur plus de quarante années de recherche et de prospection empirique.

Nous avons noté avec satisfaction que les travaux présentés se sont démarqués de la vision unilingue exolingue qui consiste à considérer les marques transcodiques comme une preuve d'incompétence. Les pratiques plurilingues ont été analysées et décrites comme autant de marques de compétence ayant comme vecteur commun la mobilisation contextualisée et partagée des ressources plurilingues. L'examen des discours révèle que les mélanges ne sont pas systématiquement dévalorisés et prennent dans les usages une dimension majeure. Ils n'ont pas toujours, pour les locuteurs,

de qualificatifs réels ni précis, (« c'est comme ça qu'on parle on mélange », « hadihija hadratna enxaltu ») ce qui conduit alors à un premier constat, celui de l'infinie circulation des locuteurs entre les idiomes que les travaux ont soulignée sous diverses notions : *mélanges, variations, transformations, appropriations* etc.

Notre réalité est loin d'être un exemple unique et insolite ; des chercheurs pour des situations où les pratiques plurilingues sont ordinaires et où le monolinguisme reste exceptionnel, appréhendent les répertoires plurilingues « comme ressources mobilisées pour trouver des réponses locales à des problèmes pratiques, entre autres l'organisation séquentielle de l'interaction, la définition du contexte, l'arrangement d'activités multiples, langagières et non langagières » (voir par exemple Mondada (2004) ; Pekarek (2005).

Centre, périphérie et interlecte

Si l'interprétation négative et dévalorisante du plurilinguisme est dépassée par nos chercheurs, nous retrouvons, cependant, dans les analyses et les descriptions des pratiques linguistiques une langue (arabe algérien, tamazight, arabe scolaire, français) qui emprunte, qui se mêle et s'entremêle à une autre langue ou à d'autres langues, enfin une langue bien déterminée bien visible aux frontières bien tracées à partir desquelles on repère la présence d'une autre.

Nous sommes toujours en présence d'un noyau central auquel viennent se greffer des éléments périphériques. Cette conception « monolingviste » présuppose non pas un contact dynamique entre les langues mais une disjonction visible et même prévisible entre des éléments hétéroclites et disparates de divers systèmes linguistiques juxtaposés. Cette approche privilégie la prépondérance des inégalités entre un centre puissant qui domine une périphérie qui lui est subordonnée.

La périphérie n'est perçue que par rapport à ce centre. Elle reste dépendante de ce centre par des productions linguistiques que l'on cherche désespérément à lui rattacher. Pour certains, ces dernières seraient même moins élaborées et engendreraient peu ou prou un affaiblissement et une défaillance de substance par rapport au centre.

Est-ce le cas de nos pratiques où cette périphérie, domaine du réel du vécu, échappe au centre, se substitue à lui en créant un véritable système qui lui est parallèle ? Les pratiques linguistiques de l'Algérien subissent-elles passivement l'attraction de langues centrales ?

Pour un plurilingue, est-ce une opposition entre centre et périphérie qui détermine ses pratiques ou une construction infinie de réseaux d'échanges entre tous les systèmes linguistiques en présence ? Un rapport dialectique complexe entre centre(s) et périphérie(s) ne régit-il pas les pratiques linguistiques de l'Algérien ? L'opposition centre et périphérie restreint considérablement les rapports complexes révélés par les pratiques linguistiques réduisant toute la dynamique à une vision minimaliste qui renvoie toute approche à la dualité arabe/ français/ ; arabe/ tamazight, français/ tamazight, arabe algérien/ arabe scolaire institutionnel.

Si la diversité est présentée dans ce colloque comme centrale, tangible, évoquée souvent en termes mélioratifs, elle demeure néanmoins étudiée, analysée à partir d'un centre homogène aux frontières clairement tracées. La variation n'est décrite que par rapport à ce système posé lui comme définitivement stable.

Variation, langues en contact

La variation, d'après nos pratiques et nos terrains de recherche, (au lieu d'être analysée comme un phénomène périphérique) ne

devrait-elle pas être considérée comme élément à part entière, comme partie intégrante et constitutive de nos langues ?

Alors que les pratiques de nos locuteurs témoignent d'une réceptivité, d'une labilité et d'une ouverture attestées dans tous nos corpus, devons-nous contredire cette réalité et rester tributaires de conceptions monolingues de systèmes achevés, clos, rejetant cette diversité constitutive de nos langues ?

« La notion de « variation » est elle-même extrêmement ambiguë puisqu'elle réfère inévitablement à un centre, un système homogène donné comme objectivement invariant à partir duquel les pratiques varient », déclare Cécile Canut (2001 : 163-164). Position à laquelle Achard fait écho, expliquant que « Rien dans le réel ne peut constituer les limites d'une langue » (Achard 1994 : 68). C. Canut explique que :

« Le linguiste ne peut rien en dire, il ne peut que mettre au jour les mécanismes complexes de ces constructions, à la fois dans les discours et dans la diversité des pratiques » (2001 :163-164).

La réflexion sur les pratiques plurilingues a permis, lors de la soumission des corpus aux différents concepts existants, la remise en question de la référence à des systèmes homogènes détachés et même coupés des réalités complexes, plurielles et toujours mouvantes. Un certain nombre de sociolinguistes sont alors parvenus à relever l'ambiguïté de l'expression « langues en contact ». Langues en contact signifie des entités closes clairement identifiées juxtaposées.

L'alternance codique

Comme tous les locuteurs des pays plurilingues, dans les corpus présentés, il est clairement fait référence à un locuteur algérien qui recourt à l'alternance des codes dans la même conversation. La question soulevée au plan méthodologique concerne la position divergente des chercheurs sur le produit final :

– Pour certains, l’alternance résulte davantage d’une pratique personnelle et imprédictible : selon eux le métissage linguistique qualifie « le processus qui consiste en une alternance individuelle, plus ou moins systématique et apparemment aléatoire entre deux ou plusieurs variétés linguistiques au sein d’un même acte de langage » (N’Sial, 1993 : 37). Il demeure ainsi quasi impossible de prévoir systématiquement le moment de l’émergence de tel ou tel élément linguistique dans tel ou tel discours, pour tel ou tel sujet parlant plurilingue. Le discours métissé est, selon cet auteur, « un énoncé relativement hétérogène en L1 comportant un ou plusieurs éléments provenant de L2 et inversement ». (N’Sial, 1993 : 41)

– Pour d’autres « cette alternance codique est un troisième code à part entière à la disposition de locuteurs bilingues à côté des deux autres codes représentés par les deux langues utilisées dans les discours monolingues » (Wolff, 2004 : 376). Cette conception considère l’alternance codique comme une pratique linguistique commune et pérenne d’une communauté. C’est le point de vue émique, à mon sens, qui ici fonde toute la réflexion sur une co-construction avec le locuteur dont les discours épilinguistiques surprennent le linguiste qui est à la recherche de structures appartenant à tel ou tel système.

Exemples :

[tuʃit el kontur sota etrisiti tʃokit] « j’ai touché le compteur l’électricité a sauté j’ai été choqué »

[fi enhar navigi ou filejl iriski] « le jour il se débrouille et la nuit il court des risques »

Ces deux énoncés réalisés par beaucoup de locuteurs et pris dans des corpus ont été soumis à d’autres locuteurs qui ont tous soutenu qu’il s’agit de l’arabe parlé, leur langue puisqu’ils la comprennent. Donc, le critère essentiel semble être l’intercompréhension entre usagers.

Du côté de l'utilisateur

Les recherches présentées au cours du colloque permettent de penser un plurilinguisme en termes mixtes, notamment en ville, et non plus en tant que superpositions de systèmes linguistiques dissociés. (Canut, 2002 : 12)

Pour le locuteur algérien, la langue matrice n'est pas le français, ni l'arabe littéral, deux langues écrites, langues de l'école donc prestigieuses. Dans la rue, le locuteur qui parle une seule langue uniforme (l'arabe ou le français de l'école) surprend et il est aussitôt repéré. Donc un parler homogène est exceptionnel, marqué ; l'ordinaire reste un parler hétérogène qui est la véritable manière de communiquer et de s'exprimer des Algériens.

Les investigations sur terrain, les discussions avec les usagers montrent bien que nos locuteurs ne saucissonnent pas leurs paroles comme le font les linguistes. Leur perception des langues est différente et pour la plupart ils n'identifient pas des frontières précises entre les langues : pour les Algériens, des plus jeunes aux plus âgés, par exemple « normal », « grave » n'appartiennent pas à la langue française. Une analyse structurale nous permet même de voir que leur classe grammaticale a changé : d'adjectifs, ils sont dans les productions des Algériens, adverbes.

Pour la génération de 50 ans et plus qui a eu le français comme langue d'enseignement, les productions sont différentes : la langue matrice reste le français ou l'arabe algérien. Pour les générations plus jeunes il ne s'agit plus du français de l'école mais d'un français spécifique, algérien, tant sur le plan phonétique, morphosyntaxique et plus clairement encore lexical. Donc, même lorsqu'il veut passer à une autre langue comme le français, ce n'est plus, le français scolaire qui est utilisé mais ce français spécifique à l'Algérie : « fraudeur » est un taxi non

autorisé qui n'a pas d'autorisation officielle, etc.

L'évolution de la langue animée par des dynamismes intralinguistiques et surtout extralinguistiques a permis également des transformations au niveau des langues maternelles l'arabe algérien et le tamazight.

Il faut également croiser plusieurs paramètres dont l'urbanité. Intégrer les propos et les caractéristiques des locuteurs dans nos analyses ne suppose pas qu'ils constituent l'élément exclusif de notre réflexion. Les domaines connexes tels que la sociologie et l'anthropologie etc., nous aident à les circonscrire afin de mieux fonder notre recherche et de la renforcer par l'ensemble des paramètres concrètement recueillis dans toute situation. Nos résultats n'en seront que plus fiables. Car en situant le locuteur avec systématisme dans ses rapports sociaux, symboliques, politiques et idéologiques avec la délimitation et la dénomination des langues, nous ne pouvons que nous prémunir contre un tracé étanche, rigide, artificiel d'une langue prédéterminée.

L'examen attentif des pratiques linguistiques révèle des productions qui ne sont pas toujours conditionnées par la compétence du locuteur mais où dominent également des enjeux et des symboles cardinaux tels que la préservation spécifique de la prononciation des sons [r] ou des affriquées. Dans les pratiques plurilingues le prévisible, le préétabli et leur corollaire la circonscription systématique de paramètres réguliers et constants se révèlent peu probables.

Ainsi, s'impose à nous la nécessaire prise en charge des discours des locuteurs les plus intimes et les plus subjectifs, les plus hétérogènes. L'approche des pratiques langagières ne peut plus consister en l'étude de structure ou même de variation, mais dans le décèlement des dynamismes et des développements au sein des entrelacs complexes des réseaux certes enchevêtrés mais non clos.

Que doit alors faire le linguiste face à une telle situation ?

Doit-il s'inscrire dans une linguistique qui part des normes intralinguistiques et/ou extralinguistiques propres à chaque système, et où il est contraint de considérer et mettre en évidence l'existence d'une langue ou de deux langues. Canut pointe cette position et explique qu'il « est évident que cette question est inopérante dans nos pratiques hétérogènes car elle reste très marquée par le structuralisme. Ici, encore la langue est posée comme une donnée du réel en écartant la subjectivité des locuteurs comme élément constitutif du rapport au langage. » (2001 :13)

Plurilinguisme : arabe algérien, tamazight, une ou plusieurs langues ou langues hybrides ou parlars plurilingues ?

Rispail, partant des travaux de ses étudiants algériens aboutit à ces conclusions :

« En effet, parfois le mélange est tel qu'on ne sait plus dans quel sens le décrire et l'étudier : est-ce du français truffé d'arabe ? Ou de l'arabe qui aurait apprivoisé les mots français de la vie quotidienne ? Et ce berbère nourri des formes arabes et françaises, ne peut-on pas dire qu'il n'est plus le berbère du bled mais une autre langue en train de naître ? On se demande si les phénomènes consacrés d'alternances codiques, d'emprunts, transferts et autres conviennent pour l'identifier, et s'il ne vaudrait pas mieux parler d'une langue algérienne, unique et variée à la fois, reconnaissable certes à son métissage hybride mais aussi à une façon de l'employer, à des usages discursifs liés à des usages sociaux, qu'il serait intéressant d'étudier, à l'écrit comme à l'oral. » (Rispail, 2012 : 167).

Moi-même, dans des jurys de thèse, devant cette vision atomisée des pratiques plurilingues, j'ai demandé aux candidats si ce saucissonnage en unités structurales de tel ou tel système linguistique, de telle langue ou telle langue définie avec beaucoup de certitude, décrivait réellement nos parlars plurilingues.

Le discours des locuteurs comporte une telle diversité d'élé-

ments qu'il devient compliqué de différencier avec précision la langue source. Queffélec parvient aux mêmes conclusions pour les pratiques langagières africaines :

« Il n'est pas toujours facile de catégoriser les éléments linguistiques en se référant aux langues mises en jeu » En effet, l'intrication des langues se situant aux différents niveaux, celui de l'énoncé, de la phrase, de la proposition, du syntagme et du syntème, il est souvent difficile de savoir dans quelle langue parle le locuteur, quelle est la matrice de la langue insérée ... » (Queffélec, 2010 : 332).

La notion de langue : approche monolingue ou plurilingue

La difficulté de ces approches à expliquer et analyser les productions plurilingues trouve sa source dans le fait que le modèle reste le monolingue ; le locuteur auditeur idéal est unilingue qui ajoute au fur et mesure à son répertoire linguistique une deux ou x langues. Or, dans une réalité comme la nôtre, ce qui est également le cas pour une grande partie du monde, le locuteur auditeur réel est plurilingue.

À ce moment là, sont remises en question beaucoup de notions et de théories en partant, comme l'ont souligné Louis-Jean Calvet, Jocelyne Dakhli, Georges Lüdi, Cécile Canut, de la notion de *langue* elle-même qui, telle que définie par les linguistes depuis Saussure, pose problème. Cécile Canut, dans *À la frontière des langues*, réserve ce long paragraphe où elle souligne des points essentiels à la compréhension de cette question :

« La notion de langue en linguistique renvoie à un phénomène d'homogénéisation. Chez Saussure, la langue n'est plus conçue comme une substance (nouveau essentiel au XX^e siècle) mais comme une structure, « un tout interne de relations ». Si la linguistique s'est libérée du modèle « biologiste », elle demeure une science de l'homogène. La frontière posée par Saussure entre interne et externe, entre langue et parole, montre que la langue telle qu'elle est posée par les linguistes relève aussi d'une

construction : « Elle révèle en particulier que le problème de la définition d'une langue, la plupart du temps prise comme un pur donné, reste le grand impensé de la linguistique » (Sériot 1997 : 168). En suivant d'autres auteurs (Berrendonner et al. 1983, Blanche Benveniste 1997), il apparaît que la notion de système clos est inadéquate à la réalité des usages fluctuants repérables pour certains chercheurs en termes de « micro-systèmes » ou de « diastèmes » (Léonard, 1990) » Canut (2001 : 452).

Le parler plurilingue, sous ses divers aspects, constitue un mode de communication à part entière en Algérie. Quoi qu'il en soit, les Algériens évoluent dans un environnement plurilingue (affiches, panneaux routiers, publicité, radio, télévision etc.) et les plus jeunes dans une école officiellement plurilingue (arabe institutionnel et/ou tamazight et français dès le primaire) et où dans les pratiques pédagogiques les enseignants recourent aux langues maternelles, langues hybrides. La pluralité et la complexité restent les caractéristiques des parlers algériens qui constituent le vecteur cardinal de l'édification et la structuration de la société algérienne. Les pratiques langagières résistent souvent au découpage en *langues* distinctes. En effet, le caractère fluctuant et labile des formes linguistiques et des usages, le recours considérable à l'hybridation ne peuvent se prêter ni se soumettre aux approches structurales – et leurs outils conceptuels – basées sur la puissance systémique.

À travers les travaux sur les interactions verbales, se dégagent des choix langagiers qui ne sont pas toujours engendrés par la compétence langagière du locuteur algérien mais par l'intervention de facteurs qui du point de vue symbolique lui sont très spécifiques. Dans ces recherches, ce ne sont pas toujours les paramètres (lieu, personne, thème etc.) développés par Fishman et quelque peu Gumperz sur la distribution des langues qui déterminent la nature langagière de l'échange. La réalité contredit ces conceptions qui, comme le précise Lüdi « maintiennent

la fiction des langues séparées » (2011 :50). Ainsi, explique Lüdi :

« Les conceptions formulées par Thorne & Lantolf (2007) et récemment par Makoni & Pennycook (2007) et Pennycook (2010), mettent en question les langues comme des systèmes ou unités énumérables et suggèrent que le langage émerge généralement des activités qu'il performe ; ils considèrent par conséquent le langage comme pratique (languageing) plutôt que comme structure (language), comme quelque chose que nous faisons plutôt que quelque chose sur quoi nous fondons nos activités » (2011 : 51).

Conclusion

Les pratiques plurilingues des locuteurs algériens doivent-elles être considérées comme une juxtaposition de systèmes clos aux règles internes régulières, ou comme l'ensemble des rapports, des corrélations et des variations langagières ? La notion de *langue* centrale ou périphérique nous enferme dans une évaluation basée sur les ressemblances, les différences entre les langues, le nombre d'éléments linguistiques intégrés ou non, tandis que cette complexité langagière peut être saisie par l'approche des rapports des différents réseaux que les pratiques langagières entretiennent entre elles. Les procédures s'inscrivant dans la perspective traditionnelle du recours par le locuteur plurilingue à deux ou trois langues différentes bien délimitées dévoilent le décalage entre l'outillage théorique et les pratiques réelles des Algériens.

C'est donc à partir de nos connaissances des usages, des attitudes et des représentations des locuteurs que nous devons élaborer une quelconque démarche linguistique sur nos pratiques langagières. Nous devons d'une part, considérer le plurilinguisme algérien non pas comme l'addition de deux monolinguisms, et d'autre part, abandonner la notion de *système* clos qui reste une démarche inappropriée car elle ne rend pas compte de la réalité des usages mouvants, comme le démontrent de nombreux travaux.

Bibliographie

- CANUT, Cécile, 2000, « Le nom des langues ou les métaphores de la frontière », *Ethnologies comparées*, N°1.
<http://alor.univ-montp3.fr/cerce/revue.htm>.
- CANUT, Cécile, 2001, « À la frontière des langues », *Cahiers d'études africaines*, <http://etudesafricaines.revues.org/104>
- CANUT, Cécile, CAUBET, Dominique, 2002, *Comment les langues se mélangent*, Paris, L'Harmattan.
- CHERRAD-BENCHEFRA, Yasmina, 2002, « Paroles d'étudiants », *Insaniyat*, 17-18, Oran, CRASC, p. 111-128.
- DAKHLIA, Jocelyne, 2008, *Lingua franca. Histoire d'une langue métisse en méditerranée*, Paris, Actes Sud.
- LAROUCSI, Foued, 2002, « La diglossie arabe revisitée. Quelques réflexions à propos de la situation tunisienne », *Insaniyat*, n°17-18, Oran, CRASC, p. 129-153.
- LAROUCSI, Foued, 2012 « Les mots voyagent et se transforment », *Hermès, La Revue* 2, 63, p. 145-149.
- LÜDI, Georges, 2011, « Vers de nouvelles approches théoriques du langage et du plurilinguisme », *Travaux neuchâtelois de linguistique*, p. 47-64.
- MORSLY, Dalila, (1997), « Tamazight langue nationale », *Plurilinguisme et identités au Maghreb*, *Revue de l'Université de Rouen*, PUR.
- MORSLY, Dalila, (2011), « Enseigner la variation : l'exemple de tamazight en Algérie », *Diversité*, 164, CNDP- CRDP, p. 146-151.
- MORSLY, Dalila., (2012), « La sociolinguistique en Algérie : état et perspectives », *Revue Réflexions et perspectives de l'Université Alger* 2, p. 243-258.
- N'SIAL, Sesep, 1993, « La francophonie au cœur de l'Afrique. Le français zaïrois », Paris, Didier Érudition-ACCT.
- QUEFFÉLEC, Ambroise., 2010, « Vitalité et plasticité des français africains », Michaël Abecassis, Gudrun Ledegen, *Les voix des Français : en parlant, en écrivant*, Oxford, Peter Lang, p. 321-344.
- RISPAIL, Marielle, (2012), « Diversité linguistique et enseignement du français : le cas de l'Algérie », *Université Francophones et diversité linguistique*, Cameroun, L'Harmattan.
- TALEB IBRAHIMI, Khaoula, 1995, *Les Algériens et leur (s) langue (s)*, Alger, El Hikma.